

# LE CRIME DES FEMMES

XIX

L'ENNEMI DE LA FAMILLE

Il ne faisait pas encore jour dans la chambre de Néra. Les vitraux colorés laissaient passer des clartés roses et bleues sur le tapis blanc ; des draperies de soie éteignaient un peu cette gamme de couleurs, et permettaient à quelques rayons seulement de se jouer sur la courtépente de brocartelle-rose garnie de véritable point de Venise.

Néra dormait. Un songe pénible l'oppressait ; tout à coup, elle étendit le bras avec violence, se souleva avec un geste brusque, et ce mouvement l'éveilla.

— Les rêves sont absurdes ! dit-elle, n'ai-je pas cru que mon mari m'assassinait !

— En ce moment, sa femme de chambre, une négresse de Nossy-Bay, entra.

— Que m'annonces-tu, Boudjie ! demanda Néra.

— Madame Courcy.

— Quelle vienne ! s'écria Néra, quelle vienne !

Augustine courut au lit de la belle paresseuse, l'embrassa, puis tomba dans un fauteuil.

— Vous êtes surprise de me voir, dit-elle, moi autant que vous... Comme le peuple, j'ai fait ma révolution... J'arrive à Paris, et j'y reste... Me voici libre, et cette fois libre sans retour... J'ai quitté mon mari...

— M. Courcy, un mari qui vous gâtait !

— A ses heures ! il faut que la mienne sonne toujours...

— Et vivre ? demanda Néra.

— Ma dot me suffira pendant quatre années.

— Et après ?

— Après, je serai peut-être morte, ma chère.

— Vous avez le courage de votre opinion, vous, et il me manque, à moi. Depuis un an, je m'estime la plus malheureuse des femmes.

— Qu'y faire ? Mon mari s'est mis dans la tête une lubie de grand art ; il a peint un tableau dans l'année, et encore s'avise-t-il de le garder. J'ai usé mes robes de l'an passé, je ressemble à une gravure de modes de 1830. Tout cela à cause des conseils d'un architecte qui a persuadé à Gustave que le bonheur conjugal se représente sous la figure d'une femme recommandant des chaussettes on bordant des langes d'enfant.

Hier, j'ai signifié à mon mari qu'il eût à reprendre des travaux productifs. La farce de la bourgeoisie flamande est jouée... S'il refuse, je ferai comme vous... vous me donnerez des conseils...

— Madame Courcy assura Néra de tout son dévouement ; puis, comme le souhaitait la femme de l'artiste, Augustine lui donna des avis.

— Sait-on quel est le plus dangereux ennemi d'une femme ? Son amie.

Un mari prudent ne souffrira jamais que sa femme ait une amie ; celle-ci souffle le plus souvent la discorde dans le ménage ; elle prend partout et toujours le parti de la femme, grossit ses griefs, jette le fiel et le vinaigre sur les plaies vives, et rend impossible tout raccommodement.

La jeune femme, fortifiée dans sa rancune par les déraisonnements de sa confidente, rentre au logis aigrie et tient tête à l'orage, quand elle n'en suscite pas un nouveau.

Pour l'homme qui possède un ami, la situation n'est pas identique ; l'homme garde plus de largeur dans les idées ; il n'est, en général, ni mesquin, ni rancunier ; il peut haïr, mais sans hypocrisie ; il tuerait d'un coup de couteau, il n'assassinerait pas à coups d'épingle. Il est presque indispensable que l'homme ait un ami ; il est dangereux que la femme ait une amie.

Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, Augustine ne pouvait donner à Néra que des conseils funestes.

Une phase nouvelle marquait sa vie ; elle devenait une femme séparée de son mari, veuvage anormal, divorce volontaire, source de mille chagrins, parfois prétextes de graves fautes. Elle n'aurait plus personne pour la couvrir de son honorabilité et pour la défendre.

Ses amis, ou ceux qui se diraient tels, auraient intérêt à la tromper, pour arriver à la séduire ; ses amies la pousseraient doucement vers l'abîme, quitte à se pencher au-dessus en murmurant : " Quel malheur ! " et à lui jeter une pierre pour l'empêcher de surnager. Les femmes tombées souhaitent la chute des autres ; ne pouvant plus atteindre un niveau élevé, elles abaissent celui de leur amie afin de rencontrer l'égalité.

Augustine n'était pas encore assez dépravée pour souhaiter que Néra fit une chute honteuse, mais elle arrivait seule à Paris ; Varvara ne reviendrait pas avant quelques mois ; Solange ne partagerait jamais sa vie de plaisir ; Louise Revel se trouvait trop pauvre pour la suivre. Il fallait à Augustine une amie, jeune, belle, possédant une certaine notoriété. Néra remplissait ces conditions et n'était que trop disposée à suivre une pente dangereuse. Augustine acheva de lui monter la tête.

— Si votre mari vous aime, lui dit-elle, faites des dettes, il les paiera... Jadis il dépensa volontairement, maintenant il dépensera par force.

Néra sauta de son lit, se roula dans un peignoir, chaussa des babouches brodées de perles, et sonna sa négresse :

— Boudjie, dit-elle, madame déjeune avec moi ; sers-nous ici.

— Une minute après, les deux femmes prenaient, tête-à-tête, leur chocolat.

Elles oubliaient ensemble leurs préoccupations. Si l'union fait la force, c'est surtout entre femmes. La séparation d'Augustine inspirait de l'énergie à Néra ; malgré ses griefs contre Thiébaud, jamais elle n'eût songé à le quitter ; d'ailleurs, sa situation matérielle se trouvait inférieure à celle de madame Courcy. Néra ne possédait rien et ne pouvait mettre en coupe réglée que le talent de Gustave ; si elle l'abandonnait en plein succès de Salon, rien ne lui répondait que l'artiste ne chercherait pas l'oubli dans un travail acharné. Taconnier le soutiendrait dans ses résolutions.

Il y aurait imprudence à quitter Gustave, mais il fallait l'arracher à ses rêves d'idéal, à sa soif de renommée, amollir son cerveau par des plaisirs renouvelés.

Pour réaliser ce plan, Augustine et Néra se rendraient de mutuels services. Leurs conventions furent bientôt faites. Elles décidèrent qu'elles ne se quitteraient presque plus. Elles se serraient les mains avec une solennité railleuse, quand Gustave poussa la porte de la chambre de sa femme.

— Il fit un pas en arrière.

— Es-tu myope ou sauvage, demanda Néra, que tu ne reconnais pas Mme Courcy !

Gustave s'excusa du laissez-aller de sa toilette, puis il s'informa de la santé de monsieur Courcy.

— Quel homme complet ! dit-il, quel souvenir j'ai gardé de lui ! quelle raison saine et quelle sagesse aimable !

— Les hommes ont toujours de l'à-propos, dit Néra ; cet homme charmant, ce philosophe, ce penseur, se mêle de chercher dans le chiffonnier de sa femme et de vérifier ses notes... Ce mari modèle ferme sa caisse et refuse des fonds. Enfin, il est si parfait que l'existence devenant insupportable avec lui, on le quitte.

— Permettez-moi de plaindre M. Courcy et de vous plaindre, madame, dit Thiébaud à Augustine ; je vous trouve fort malheureuse de le quitter.

— Voilà qui est plaisant ! s'écria Néra, il a tous les torts !

— J'en demande pardon à Mme Courcy, un mari n'a jamais tous les torts.

— Je vous le concède, mais l'homme étant le maître, il doit nous céder par délicatesse.

— Quelle logique ! Il est fort : il doit faiblir ; il a pour lui la raison, l'expérience, l'âge ; il doit mettre tout cela sous vos petits pieds pour que vous en fassiez litière. Il voit de plus haut et par conséquent d'une façon plus large ; il doit baisser les yeux pour regarder en bas... Vous lui avez juré obéissance, et tous vos efforts tendent à transgresser cette loi.

— Quand on nous aime... dit Néra.

— Je sais bien... Quand on vous aime, on cède, on a tort.

— Vraiment ?

— Absolument. La femme exige de perpétuels sacrifices ; ce qui aurait pu faire le charme d'une union, en devient l'échec. Que voulez-vous, madame, que veux-tu, Néra, je trouve que l'on a bien assez des différences de caractère, de l'opposition des vues, de la distance des éducations, des épreuves même de la vie, sans compliquer ces difficultés d'additions dont les totaux enrichissent la marchande de modes et la couturière.

Néra haussa les épaules.

— Voilà comme on nous comprend, ma chère, dit-elle. Il n'en est pas moins vrai que cette séparation donnera une dure leçon à M. Courcy, et je ne doute pas que, venu à réciprocité, il ne devienne plus accommodant... Gustave, je vous renvoie, j'ai à m'habiller ; nous allons sortir...

Les deux amies coururent tout le jour.

Augustine passa chez son notaire ; il avait reçu deux cent mille francs de M. Courcy ; la jeune femme en demanda quinze, alla de magasin en magasin, commanda un mobilier, persuada à Néra qu'il serait amusant de dîner ensemble au café Anglais ; puis toutes deux allèrent dans une avant-scène à un théâtre de genre ; elles se donnèrent en se quittant rendez-vous pour le lendemain.

Gustave attendit sa femme pour dîner ; ne la voyant pas revenir, il mangea seul, hâtivement, sortit, marcha sans but, pour marcher ; puis, d'instinct, il prit la route de la maison de Taconnier. Celui-ci était absent, mais sa femme mit tant de bonne grâce dans la prière qu'elle lui adressa d'attendre son retour, que Gustave resta. Mme Taconnier ne fit avec lui aucune cérémonie ; doucement, avec mille caresses, elle déshabilla son enfant qui s'endormait et mettait ses petits poings sur ses yeux ; elle le coucha, balança le berceau pendant quelques minutes, revint ensuite près de Gustave et prit un ouvrage dans une corbeille. L'artiste était soucieux ; Mme Taconnier le comprit ; elle ne lui adressa point de questions, ne le fatigua pas de paroles oiseuses, mais elle lui faisait voir par un mot, un regard, un sourire qu'il n'était pas de trop dans ce paisible sanctuaire.

Albert revint, un carton sous le bras, rayonnant, expansif. Sa femme le regarda profondément, fit un signe de tête qui voulait dire : " C'est bien ! " En même temps, elle posa un doigt sur ses lèvres ; elle ne voulait pas que son mari parlât de son bonheur devant Thiébaud. Cette délicatesse n'échappa pas à Gustave.

— Je t'en prie, dit-il, quand ce ne serait que pour me rendre le courage, confie-moi ce qui t'arrive d'heureux... il ne faut pas que tout le monde souffre...

— Encore ? demanda Tavernier, tu n'as donc pas repris ton travail ?

— Je cherche... Je voudrais faire une figure... Néra m'a donné une idée ce matin.

— Peins ce que tu voudras, s'écria l'architecte,

excepté des portraits de Néra... Je trouve d'ailleurs une certaine indiscretion à offrir à tout le monde la vue de la beauté de sa femme. Je te croyais sauvé par une année de labeur, récompensé par le succès obtenu...

— Je l'espérais aussi, dit Gustave avec mélancolie, et je serais rentré dans la phase éclatante de mon talent, si...

— Si Néra te le permettait, n'est-ce pas ?

— Mais rien, rien ne la fera consentir à s'enfermer avec moi dans le cercle étroit et mystérieux de la pensée. Si j'ai le culte de l'art, si malgré mes rechutes je le poursuis encore et je l'adore toujours, je lui préfère cependant Néra. Elle veut de l'argent ; pour en trouver elle battra monnaie sur mon cœur... Ce matin, j'ai souffert une agonie en la voyant avec ma lame Courcy. Cette femme la perdra, si je ne la reconquiers un instant.

— Par le plus grand des sacrifices !

— Soit, Albert, je suis faible, tu m'as cru fort... Pour m'avoir vu manger du pain noir, boire de l'eau, habiter une mansarde froide, tu t'es dit : " C'est un fier génie. " La jeunesse, la chasteté, la foi accomplissaient en moi des prodiges... l'amour est venu... tu crus à la multiplication miraculeuse de mes œuvres, ce fut la banalité facile qui remplaça l'inspiration. Néra m'entourait, m'énervait, m'accaparait... Les visions du ciel fuyaient... sa beauté visible me tuait en m'absorbant... A peine une de mes toiles était-elle finie, avant de lui avoir donné le dernier trait de lumière, avant que je l'eusse pour ainsi dire vernie, Néra la faisait disparaître ; à sa place, elle me montrait des billets de banque et de l'or sonnante... Je voulais me plaindre, elle souriait ; gronder, elle me jetait ses bras autour du cou... L'enchantresse ! combien elle a dû me maudire pendant l'année de répit donnée à ma lassitude...

— Maudites soient les femmes dont le luxe boit le sang de nos veines, dit Taconnier.

— Si l'on mourait... dit Gustave.

Il se leva et serra brusquement la main de l'architecte.

— Mon ami, dit tout bas la jeune femme à son mari, ne laisse pas M. Thiébaud s'éloigner seul, il s'ouffre beaucoup.

Albert remercia sa femme de le comprendre si bien et rejoignit Gustave.

Les deux amis se quittèrent vers minuit. Au moment où Gustave rentrait, Néra descendait de voiture.

M. Thiébaud serra le bras de sa femme avec une sorte de violence.

Quand ils furent dans le salon, Néra se débarrassa de son manteau, jeta son chapeau sur un meuble, s'affaissa sur un fauteuil au milieu des fanfreluches de sa robe, regarda en dessous son mari, et lui dit :

— Vous êtes fâché !

— Vous ne m'aimez pas, Néra.

— Bah ! vous trouvez cela tout seul aujourd'hui... C'est Taconnier et sa femme qui vous font envisager le bonheur sous des couleurs spéciales... le gris, par exemple ! Vous savez, en peinture, il est des gens à qui manque le sens exact de la teinte des choses... Pour Albert, un homme heureux, la femme type est une créature moitié nourrice et moitié cuisinière, qui raccommode ses chaussettes, peigne le baby, et confectionne des plats doux... Pour moi, pour toi, c'est, au contraire, l'assemblage de tout ce qui vit, rayonne, chante et brille... Quand les gens comme Taconnier ont dit : " le grand art, " ils estiment indigne d'eux tout ce qui n'est pas renfermé dans la vague de ces deux mots... Mais l'art est partout et se manifeste sous toutes les formes ! Saint Jean réalisait un chef-d'œuvre en peignant des framboises d'été dans une feuille de chou qu'emperlait la rosée... Te souviens-tu de certains bouquets de Rousseau ?... Laissez-les dire ! J'aime mieux une Muse de Lescœur qu'une bataille de Le Brun, un Meissonnier qu'un tableau machiné d'Ivon. Reviens à ta peinture de l'an passé, aux toiles de chevalet, nous étions heureux, tu gagnais de l'argent ; nous voilà pauvres, et le désaccord est venu... L'art, c'est moi ! Dieu fait un chef-d'œuvre en créant la beauté !

Néra appuya ses deux mains sur l'épaule de son mari.

— Es-tu converti ? demanda-t-elle.

— J'obéirai... dit-il vaincu.

— Tu vendras demain le petit paysage que souhaite M. Solderini.

— Néra, laisse-moi le garder ; tu sais, je l'acquiesçais d'après une échappée de bois où nous avions cueilli des renoncules sauvages...

— Le tableau nous fournira de l'argent pour aller cueillir d'autres renoncules... Etions-nous fous et gais alors !... Ah ! tu sais, Gustave, j'ai besoin de quatre mille francs.

Néra embrassa son mari, celui-ci hésitait.

— Si tu savais combien j'ai besoin de quatre mille francs ! répéta Néra.

— Si tu savais combien j'ai besoin d'être aimé ! murmura Gustave.

Le lendemain le paysage était vendu.

Néra et son mari partirent pour Fontainebleau.

Ils en revinrent, lui plus épris que jamais ; elle, lasse et dégoûtée de son rôle.

Néra entra dans une phase bizarre, cruelle, odieuse ; pendant les trois premières années de son mariage, elle avait gaspillé l'argent par enfautillage, sans bien se rendre compte des résultats qu'amèneraient ses coïtenses fantaisies. Quand elle comprit que Gustave tentait de remonter à son rang artistique et de reconquérir sa force, elle résolut froidement de devenir la Dalila de son génie. Elle calcula les preuves de sa tendresse, avouons-le, elle les vendit ! Cette femme, honorée d'un anneau de mariage, devint

pour son époux un appât, une chose précieuse qu'il fallait mériter et acheter...

Gustave peignait, produisit avec une fiévreuse ardeur. Il ébauchait parfois une toile en deux jours et la cédait à un marchand. L'art ne l'intéressait plus, il comptait de l'argent.

Néra plongeait le soir ses mains dans sa cassette, et le lendemain, le conduisant devant son chevalet :

— Peins quelque chose, disait-elle.

— Je ne trouve rien, répondait parfois le malheureux.

— Bah ! nous verrons bien.

Néra appelait Boudjie, lui mettait en main un miroir et commençait à peigner ses cheveux d'or.

— Fais un Titien, disait-elle, le fameux tableau du salon carré ne renferme que cela : une négresse, un miroir, une jolie femme !

Gustave peignait. La santé du malheureux s'altéra : la fatigue, le travail, les excès affaiblirent graduellement cette nature puissante ; en même temps il devint horriblement jaloux.

— Reste avec moi, disait-il souvent à sa femme quand elle voulait sortir, tu me coûtes assez cher, je te garderai...

— Est-ce que je songe à vous quitter, disait-elle ; travaillez en repos, laissez les frelons bourdonner autour de votre ruche.

— Ce bourdonnement me lasse.

— Alors, fermez votre porte ; je suis vaniteuse, mais point coquette, rendez-moi cette justice... Quand quelque chose vous contrarie, dites-le vite, je ne tiens à personne.

— Vous me laisseriez volontiers jouer le rôle ridicule d'un tyran ?

— En tout cas, vous l'auriez choisi vous-même.

— Cœur de fer ! disait Gustave, vous n'aimez rien !

— Préférez-vous que j'aimasse tout le monde ?

— Je voudrais mourir pour ne pas souffrir ainsi.

— Vous êtes un grand enfant.

Néra l'apaisait, lui tendait sa palette, et l'ex-grand artiste redevenait manœuvre.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

## GAZETTE DES TRIBUNAUX

Rachel l'émailleuse devant le jury de Londres.— L'empoisonneuse de Vienne.

Nous allons faire une petite excursion sur le domaine des tribunaux étrangers. Aussi bien cette semaine a-t-elle été marquée, à Londres et à Vienne, par deux procès également intéressants, bien qu'à des points de vue divers.

A Vienne, c'est une empoisonneuse, une sorte de Brinvilliers bourgeoise, qui a comparu devant le jury ; à Londres, c'est une industrielle presque célèbre, Rachel l'émailleuse, qui est venue répondre d'une gigantesque tentative de chantage au préjudice de Mme Pearse, laquelle Mme Pearse est la propre fille de l'illustre ténor Mario.

Commençons par le procès de Londres qui va nous fournir l'occasion d'esquisser la physiologie des cours criminelles anglaises :

Mme Rachel s'appelle en réalité Sarah Rachel Leverson. Elle a 58 ans et en paraît bien 65 ; petite, grosse, d'un type juif très accentué, elle a absolument l'air d'une de ces vieilles marchandes à la toilette toujours disposées à vendre ou à acheter quoi que ce soit. Déjà, en décembre 1868, elle a été condamnée à cinq années de *penal servitude* pour avoir menacé une de ses clientes, Mme Borrodaile, de divulgations désagréables si elle ne lui comptait pas 75,000 francs.

Le procès actuel repose à peu près sur les mêmes bases et il donne une nouvelle mesure de la crédulité, nous allions dire de la bêtise humaine.

La salle d'audience de la vieille Cour d'Old Bailey est pleine dès neuf heures du matin : les dames sont en majorité. Les sous-shériffs, avec une urbanité parfaite, placent eux-mêmes les jolies curieuses, dont quelques-unes ont dû certainement apprendre de l'accusée l'art de réparer des ans l'irréparable outrage.

A dix heures précises, le baron Huddleston, qui préside les débats, fait son entrée, accompagné de shériffs et de quelques aldermen. Sur chaque pupitre, l'huissier audicien dépose un gros bouquet de fleurs fraîches : c'est un usage.

L'accusée est introduite : elle est vêtue de noir. De la mantille de dentelle qui lui sert de coiffure s'échappent quelques mèches de cheveux gris. Elle s'assied pé-